

# Souvenirs d'histoire nationale : rapport sur le combat de la Neueneck (mars 1798)

Autor(en): **Graffenried, J.-R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **9 (1864)**

Heft 5

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-347292>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

langage. Voici en quels termes une excellente feuille militaire de Vienne, le *Kamerad*, parle du document ci-dessus :

« Les journaux d'aujourd'hui publient un prétendu ordre du jour du quartier-général de Glücksbourg, attribué au prince Frédéric-Charles de Prusse.

« Nous partageons l'opinion de l'*Ostdeutsche-Post* qui estime ce document apocryphe et le croit une mystification ou une mauvaise plaisanterie. Les braves troupes autrichiennes, qui ont combattu si vaillamment à Jagel et à Oversee, auront toujours droit à la reconnaissance des Prussiens, de même que nous, de notre côté, nous reconnaissons la vaillance de l'armée prussienne. Mais nous sommes forcés aussi de rendre hommage à la haute bravoure des Danois, adversaires dignes de nous et méritant la plus grande estime.

« Le vénérable feld-maréchal a déjà dans ses rapports rendu pleine justice aux troupes autrichiennes, et a parlé en termes enthousiastes de leur habileté, comme de la part importante qu'elles ont prise aux premiers actes de la campagne. Il est triste de voir après cela une feuille prussienne venir, par la publication de telles élucubrations, semer la zizanie dans les bons rapports de camaraderie des troupes alliées.

« On ne mentionne pas encore d'ordre du jour du lieut.-feld-marchal Gablenz. L'activité de l'état-major autrichien, les nombreux combats qu'il a fait livrer coup sur coup et son contact continu avec l'ennemi, ne lui ont sans doute pas encore laissé assez de temps pour l'émission d'ordres du jour rétrospectifs. »

---

---

## SOUVENIRS D'HISTOIRE NATIONALE.

### *Rapport sur le combat de la Neueneck (mars 1798) <sup>1</sup>.*

Le 4 mars, entre quatre et cinq heures du soir, arriva à Neueneck le soussigné, commandant du poste de ce nom, et y trouva postées des troupes consistant en quelques bataillons de la localité; ces troupes se trouvaient en grand désordre, par suite du meurtre de leur chef, le colonel Stettlers, et surtout, parce que n'ayant point reçu de pain depuis un certain temps, elles s'étaient jetées sur le vin et le brandtvin.

Le même soir je détachai dans le village de Neueneck, situé au

<sup>1</sup> Traduit de l'allemand.

fond d'une vallée, servant de lit à la Sense (rivière qui forme la limite entre Berne et Fribourg) et à trois lieues de Berne :

1<sup>o</sup> La compagnie de volontaires de Zofingue ;

2<sup>o</sup> » » Berne ;

3<sup>o</sup> Une compagnie de milices.

Pendant que j'étais occupé avec les officiers de l'état-major qui étaient présents, à organiser un plan d'opérations, d'après lequel les postes de Neueneck, de Laupen et de Gümmingen devaient évacuer le jour suivant et charger les Français, ceux-ci nous attaquèrent le 5 au matin, entre une et deux heures, par de fortes décharges d'obus, et secondés par la brigade du général Pigeon.

Ils passèrent la Sense en amont et en aval de Neueneck et se portèrent sur les flancs du camp bernois ; en même temps une forte colonne attaquait le village de Neueneck, où les compagnies que j'avais détachées firent tout leur possible pour résister, et où les volontaires de Zofingue et de Berne se battirent en braves. Cela ne servit à rien. Comme les Français faisaient un feu très vif sur les flancs des troupes bernoises, qui étaient sur les hauteurs, ces troupes, après une courte résistance, furent mises en déroute ; tous se retirèrent dans les forêts qui étaient derrière eux, appelées le Grand-bois, et malgré tous les efforts qui furent faits, il ne fut pas possible de les rallier et de recommencer le combat ; l'artillerie et le bagage furent dirigés sur Berne.

Dans cette position critique, le soussigné resta toujours maître de la grand'route de Berne, et arriva le matin à sept heures avec le reste des volontaires de Zofingue et de Berne dans les environs de la ville ; il fit aussitôt faire rapport de ce qui était arrivé et demanda des troupes fraîches pour pouvoir arrêter l'ennemi. Ce secours vint au bout de deux heures. C'était le régiment de Thoun et deux compagnies de carabiniers de l'Oberland, auxquels se joignit la compagnie des gens de Berne ; le tout formait un ensemble de quatorze à quinze cents hommes. Avec ces forces et trois canons bien desservis, il marcha courageusement en avant. Pendant ce temps, les Français s'étaient étendus et postés vers et dans la grande forêt en amont de Niederwangen. Aussitôt que nos patrouilles d'avant-garde les eurent découverts et reconnu leurs positions, je formai une ligne d'ordre de bataille courbe avec deux corps de réserve ; attaquai avec mon aile droite leur aile gauche ; la dépassai et la mis en fuite après un combat d'une heure ; je la fis poursuivre par les carabiniers et par deux compagnies d'infanterie, et après avoir fait une conversion à gauche avec le reste de mon aile droite, je fis avancer mon aile gauche par échelons, et, par cette manœuvre, je pris entre deux feux le centre

et l'aile droite des Français, qui, après une défense opiniâtre, furent aussi mis en fuite. Leur aile gauche, à laquelle s'était ralliée leur aile droite, s'était pourtant reformée, et le combat recommença de nouveau et devint général sur la ligne d'ordre de bataille. Les Français se défendirent avec désespoir et un moment la victoire fut incertaine; on se battit aussi bien avec la crosse des fusils qu'avec la baïonnette; enfin je fis avancer le deuxième corps de réserve, qui prit les Français en même temps à droite et à gauche, et décida ainsi la victoire; les Français battaient en retraite, mais se reformaient à tout moment; ils furent cependant repoussés de haie en haie et de forêt en forêt jusque sur la hauteur en dessus de Neueneck, où les forêts disparaissent. De cette position, ils nous firent essuyer une violente décharge à boulet et à mitraille; auparavant ils s'étaient peu servis de leurs canons, parce que le terrain ne le permettait pas; je fis avancer les miens à l'endroit où la résistance était la plus vive et où quelques coups pouvaient être très utiles.

Aussitôt que notre ligne se trouva en plein champ, ayant devant elle les Français en nombre bien supérieur au leur, je fis former des crochets aux ailes pour ne pas encore être dépassé et pris de flanc par leur cavalerie; je fis ranger mes canons là où l'ennemi se trouvait en masse et sur quatre rangs en bataille. De là nous l'assaillîmes en dépit de sa vive canonade, le mîmes de nouveau en fuite et le chassâmes de toutes les hauteurs, jusque dans la vallée de Neueneck.

Ils voulurent de nouveau se rallier, mais ce fut en vain, ils durent repasser la rivière et furent obligés de se replier sur les hauteurs du canton de Fribourg; — et nos gens occupèrent le village de Neueneck.

Je reçus alors de Berne, vers les trois heures de l'après-midi, un courrier de la Chancellerie de la guerre qui m'ordonnait de cesser les hostilités; le général Schauenbourg était entré à Berne, après avoir, dans plusieurs combats qui se suivirent, anéanti l'armée bernoise qu'on avait envoyée contre lui; je devais licencier toutes mes troupes, les remercier et les renvoyer chez eux.

Ensuite de cet ordre, j'envoyai aussitôt un parlementaire au général français et lui fis savoir que j'avais reçu l'ordre de cesser les hostilités, le général Schauenbourg étant à Berne. Il observa aussi cet ordre et fit cesser le feu. Mais lorsque je fis part à nos gens de la triste nouvelle, ils furent prêts de se désespérer; ils croyaient au commencement que j'étais un traître, que je voulais les tromper et les empêcher de profiter de la victoire si chèrement payée. Je dus leur lire et leur faire voir plus de cinquante fois l'ordre que j'avais

reçu. Enfin, je pus peu à peu les tranquilliser, et, le cœur serré, ils rentrèrent dans leurs foyers.

J'en fis de même, dans l'incertitude où je me trouvais sur le sort de ma ville natale; mais j'y trouvai tout en bon état. La magnanimité du vainqueur de l'Helvétie restera comme un monument éternel gravé dans le cœur de nos descendants.

Le nombre des nôtres qui sont tombés dans ces violents combats ne m'est pas bien connu; à Neueneck, on en a enterré 135, et 50 blessés ont été transportés à Berne.

Les Français eurent de plus grandes pertes. Leurs morts étaient entassés sur le champ de bataille, et plus de 400 blessés furent transportés à Fribourg; ils laissèrent aussi dix-huit canons sur les hauteurs, qu'ils nous avaient en partie pris lors de la première mêlée de nuit dans laquelle ils firent aussi quelques prisonniers; dans les combats qui suivirent, de jour, on ne fit point de prisonniers.

L'animosité avec laquelle on se battait était trop grande, et lorsque l'on en venait aux mains, la baïonnette ou la crosse décidait.

Ce ne fut que lorsque toutes les troupes bernoises se furent retirées de la contrée de Neueneck et rentrées chez elle, que les Français, à la nuit tombante, prirent possession du village, et dans la même nuit et le jour suivant, ils s'avancèrent sur Berne.

Ils attendirent aussi, pour prendre possession des postes de Laupen et de Gummingen, que les troupes bernoises s'en fussent retirées par l'ordre qui leur vint de Berne, après la reddition de la ville.

Que ce qui précède rende hommage à la vérité!

(Signé) Joh.-R. GRAFFENRIED DE BUMPLIZ,

ancien colonel et quartier-maître général des troupes bernoises.

---

## INSTRUCTION SUR LES SUBSISTANCES MILITAIRES.

(Suite.)

Le vinaigre, employé à petite dose, excite les muqueuses; mélangé à l'eau, il forme un liquide acidulé rafraîchissant, mais son usage prolongé est fatigant et débilitant pour l'estomac. Mais ce qui est surtout dangereux pour la santé, ce sont les vinaigres fortifiés par des substances acres et irritantes, ou par de l'acide sulfurique, ou par de l'acide acétique. Il est donc prudent de se défier jusqu'à plus ample informé de ces vinaigres très forts.

La présence de l'acide sulfurique pourrait être facilement reconnue en soumettant à l'ébullition, dans le vinaigre suspect, un petit morceau de chlorure de calcium,  $\frac{1}{1000}$  d'acide sulfurique déterminera la formation d'un abondant précipité.